Une approche socio-cosmique de la société de Wallis et de sa colonisation

À propos de Chave-Dartoen Sophie, 2017. Royauté, chefferie et monde socio-cosmique à Wallis ('Uvea)

Denis Monnerie

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jso/12172>

DOI : 10.4000/jso.12172

ISBN : 1760-7256

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020

Pagination : 307-312

ISBN : 978-2-85430-139-7

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Denis Monnerie, « Une approche socio-cosmique de la société de Wallis et de sa colonisation », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 151 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2021, consulté le 06 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/jso/12172> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.12172>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

MISCELLANÉES

Une approche sociocosmique de la société de Wallis et de sa colonisation.

À propos du livre de Sophie Chave-Dartoen, *Royauté, chefferie et monde sociocosmique à Wallis ('Uvéa)*¹

par

Denis MONNERIE*

Le livre de Sophie Chave-Dartoen raconte et analyse l'histoire et les implications contemporaines d'une colonisation dans laquelle l'Église catholique tient une place prépondérante. Wallis², île de Polynésie occidentale aussi connue sous le nom d'Uvéa³, se situe à proximité géographique et sociale de Tonga, Samoa, Fidji et Futuna. Cette région est réputée être le berceau (pré)historique d'une longue maturation qui fut celle de la Polynésie ancestrale (p. 31), avant des dispersions, par de multiples vagues de navigation, vers une large partie du Pacifique sud : à l'est jusqu'à Hawaï et l'île de Pâques, à l'ouest jusqu'en Nouvelle-Zélande Aotearoa. Wallis est une petite île, d'environ 15 km sur 10, aujourd'hui peuplée par un peu moins de 10 000 habitants parlant une langue qui présente les traces d'une origine commune avec celles de Samoa et Futuna. Le monde occidental la découvre à la fin du XVIII^e siècle. Son exiguïté et l'étroitesse de ses passes l'ont protégée des

incursions euro-américaines les plus massives qui ont frappé d'autres archipels océaniques. La colonisation catholique de Wallis répond à l'urgence, pour cette religion et ses représentants français, à résister à l'expansion protestante, en particulier britannique, qui touchait, à cette époque, toutes les terres d'Océanie, et en particulier deux archipels proches, Tonga et Samoa. Avec son long et très actif passé colonial, l'Église désirait prendre sa part en Océanie. Wallis va lui fournir une base solide pour son implantation. Au milieu du XIX^e siècle, des missionnaires maristes s'y installent et baptisent un chef important ainsi que l'ensemble de la population. En trois décennies, ils vont reconfigurer la chefferie en la focalisant sur un « roi » assisté d'un « conseil »⁴. Cette configuration va rester stable jusqu'au XXI^e siècle, en contraste avec l'instabilité chronique – documentée par l'histoire orale, la linguistique et l'archéologie – qui avait régné au cours de la période de trois millénaires précédant

1. *Dynamiques sociales et pérennité des institutions*, 2017, Marseille, Pacific-CREDO Publications, 318 p., bibliographie [et documents web sur le wallisien], 3 annexes, glossaire et index des termes wallisiens utilisés (<https://books.openedition.org/pacific/99>).

2. Le JSO a consacré un dossier à Wallis-et-Futuna dans son numéro 122-123 de 2006 (Leblic et Guiot eds), <https://journals.openedition.org/jsol/507>.

3. Comme souvent en Océanie, à la suite de voyages de migration, on retrouve le nom, et certains traits sociaux de cette 'Uvéa polynésienne beaucoup plus à l'ouest, dans l'île septentrionale de l'archipel des Loyauté, nommée Ouvéa (Kanaky Nouvelle-Calédonie ; voir Vienne et Frimigacci, 2006).

4. En cette période du Second Empire qui fut très favorable à l'Église, le rôle de l'État français dans cette colonisation catholique apparaît subsidiaire, mais certainement pas insignifiant. Grosso modo, ensuite, au fil des décennies et jusqu'à aujourd'hui, peu de représentants de l'État ont eu la main sur l'alliance de la royauté et de l'Église.

* DYNAMIE, CNRS, Université de Strasbourg, monnerie@unistra.fr

l'arrivée des Euro-Américains. Wallis devint un élément clé du dispositif catholique en Océanie, soutenu par la France qui en fit un protectorat en 1886.

Aujourd'hui, elle appartient à ce qui, dans le Pacifique, reste de l'empire colonial français. Elle est associée à Futuna sous la dénomination de collectivité d'outre-mer⁵ de la République française. Cette appartenance coloniale crée une situation contemporaine paradoxale – donc intéressante pour les sciences sociales – celle d'une « royauté dans la République » (pp. 12-16, voir aussi Chave-Dartoen, 2002 et Guiot, Leblac et Vienne, 2006 : 1). L'ouvrage de S. Chave-Dartoen montre précisément comment cette situation à la fois stable et paradoxale est l'héritage d'une colonisation effectuée sous l'égide de l'Église catholique qui contraste, par exemple, avec la colonisation de la Grande-Terre de Kanaky Nouvelle-Calédonie. Là, le rôle des Églises a été largement subordonné à celui de l'administration étatique française.

Une longue introduction offre, à partir de Wallis, un tableau contextuel très complet de la Polynésie qui présente et analyse les approches des spécialistes, en les situant dans l'ensemble des travaux concernant l'Océanie, le monde austronésien et les théories en cours à diverses époques. Ce faisant, S. Chave-Dartoen réévalue les contributions fondamentales d'un auteur un peu oublié, Edwin Burrows. Alors qu'en Polynésie tendent à prévaloir les grilles de lecture privilégiant des catégories politiques modernes, elle se positionne dans une démarche qu'elle qualifie de « proprement anthropologique ». L'ambition scientifique de cet ouvrage est comparatiste et la recherche se rattache au cadre épistémologique des approches socio-cosmiques⁶, lequel est d'emblée convoqué comme sous-tendant l'ensemble de la réflexion (pp. 9-10). L'auteure nous en propose une saisissante défense et illustration implicite, pour Tonga, sous la plume de l'historien Okusitino Mahina :

« dans de telles sociétés [...] les mythes et les représentations que nous transmettent les traditions orales [...] «peuvent être regardées comme une représentation cosmique du monde social [...], où l'environnement est vu comme une simple extension de la société humaine. Il en résulte que, concernant les traditions [...], l'origine de l'univers est socialement connectée. [...] Littéralement, l'univers est ainsi rendu socialement – et environnementalement – spécifique au monde social tongien, et l'univers, au moins pour les Tongiens, est symboliquement la société tongienne⁷ ».

Dans cette perspective, S. Chave-Dartoen nous offre une compréhension détaillée reposant sur des analyses fines et clairement argumentées du processus de colonisation de Wallis et, ce qui n'est pas moins important, des raisons de la perpétuation d'une légitimité peu contestée jusqu'à aujourd'hui. Car

« si l'Église catholique et son clergé peuvent être soumis à critique – et le sont bien souvent – la dimension morale

du religieux et ses expressions omniprésentes sont inextricablement liées à l'organisation de la société, à la façon dont sont pensées les relations socio-cosmiques et à l'efficacité de l'action telle qu'elle en découle. » (p. 37)

Suit un panorama critique des données de l'archéologie, de la linguistique historique, des ethnographies anciennes et de l'histoire orale (pp. 26-35), pour une société wallisienne qui se révèle assez atypique par rapport aux théories larges sur la Polynésie (pp. 37-56). L'auteure revient plus en détail sur l'originalité de son approche anthropologique et sur sa méthodologie.

« L'analyse croise [...] les approches diachronique et synchronique afin de dégager, non pas les étapes d'une évolution, mais les logiques profondes qui, en contexte, organisent l'action, tant dans les traditions que dans la vie contemporaine. » (p. 47)

En effet, la colonisation catholique de Wallis et l'instauration, dans la deuxième partie du XIX^e siècle, d'une royauté dans laquelle s'articulent continuités et ruptures avec l'ancien système de « chefferie » polynésienne, si elle suit un schéma colonial assez répandu en Polynésie, consistant à *unifier pour régner* (Tonga, Tahiti, Hawaï, etc.), remet aussi en jeu une part des dynamiques des anciennes configurations sociales ainsi que leurs implications jusque dans les composantes des personnes. Les institutions wallisiennes qui vont être ainsi refondées vont, jusqu'à aujourd'hui, faire sens, « notamment parce que certains apports du christianisme se sont intégrés aux anciens modèles de relations socio-cosmiques » (p. 36), un trait généralement minimisé par les auteurs catholiques. L'auteure entreprend donc de réévaluer la place des concepts, modalités d'actions et dynamiques proprement océaniques dans les phénomènes d'acculturation réciproque qui traversent les deux derniers siècles de l'histoire wallisienne.

Reconfigurer la société, reconfigurer son histoire

Les sources et les interprétations scientifiques actuelles nous apprennent que le peuplement initial de Wallis, entretenant des liens privilégiés et assidus avec Samoa et Futuna, se rattache à celui de la Polynésie ancestrale, lequel débute il y a trois millénaires (pp. 63-65). Beaucoup plus tard, « un bouleversement profond eut lieu avec une arrivée tongienne très invasive et relativement récente » (p. 65), aux XV^e et XVI^e siècles – peut-être dès le XII^e siècle (p. 67). Comment expliquer que, pour nombre de Wallisiens, cette seule arrivée tongienne récente soit fondatrice de la société locale ?

Un élément de réponse se trouve dans une conversion qui a été accompagnée de la transformation, par les prêtres, du système de chefferie en une royauté

5. Autrefois territoire d'outre-mer (TOM), une catégorie administrative distincte de celle des départements d'outre-mer (DOM).

6. Parfois aussi, sous la plume de Sophie Chave-Dartoen, cette approche est qualifiée de cosmomorphie.

7. Voir p. 9-10, mais la référence est oubliée dans la bibliographie. Sur ce sujet, d'autres auteurs sont cités.

catholique, favorisant des aristocrates d'origine tongienne. Cette entreprise fut menée avec beaucoup de fermeté, ce qui toutefois n'exclut pas une véritable habileté ; une part de son succès tient à un savant dosage articulant les exigences catholiques avec certains principes anciens, soigneusement sélectionnés, de la chefferie et du social. Vers 1910, pour parachever et légitimer ce processus politico-religieux, le père Joseph Henquel, prêtre mariste influent, compile et rédige en wallisien un manuscrit d'une quarantaine de pages qui vient à l'appui de la nouvelle configuration royale. Dès lors, Wallis possède, sur les questions historiques, les généalogies, les récits, etc., une source écrite intitulée *Talanoa ki Uvea - Récit sur Wallis*, version catholique officielle de l'histoire de l'île. Elle met en avant une origine tongienne et « construit a posteriori une évolution politique et morale que le catholicisme serait venu parachever » (p. 249). Ce texte fut un temps systématiquement recopié et appris par cœur dans le cadre de la formation, par les prêtres, de leurs ouailles et reste bien connu de nombreux Wallisiens (p. 141). Il est devenu le mythe fondateur catholique de la royauté wallisienne.

C'est la raison pour laquelle Sophie Chave-Dartoen, en plus des sources déjà mentionnées et de sa longue pratique de l'ethnographie de Wallis, appuie ses analyses sur une démarche de déconstruction très solidement argumentée de ce texte. Elle y met au jour quatre « ensembles de récits », qu'elle désigne comme A, B, C et D (pp. 70-74, voir aussi pp. 279-280). Il s'agit d'une véritable archéologie de la démarche de Henquel et de ses visées stratégiques, qui sont religieuses et politiques. C'est la clé de voûte méthodologique d'une démarche critique, mais pas seulement, occupant l'essentiel du premier chapitre de l'ouvrage et dont les résultats constituent un appui décisif à la recherche développée dans cet ouvrage. Celle-ci montre comment l'évangélisation, avec ses références aux royaumes européennes historiques et à leurs principes, se constitue simultanément comme entreprise politique, sociale et culturelle de colonisation.

Cette déconstruction est confortée par la comparaison avec d'autres sources d'histoire orale wallisienne – en particulier dues à Aliki Lifuau – qui divergent sur des points significatifs par rapport au texte de Henquel.

« [Elle] combine l'analyse des formes narratives avec celle des logiques qui structurent les références spatiales et l'action des protagonistes [et permet d'accéder] aux logiques temporelles, spatiales et sociales qui organisent l'action et informent le lecteur sur les ruptures et les continuités que l'on peut y déceler. » (p. 63)

Ainsi, à propos de la section B du texte de Henquel :

« Il semble donc bien que, en décrivant la répartition des Tongiens à Wallis, [elle] vise l'institutionnalisation de leur implantation. » (p. 83)

L'auteure retrace précisément la façon dont Henquel manipule ses présentations et descriptions des généalogies, des légendes et des situations historico-

politiques en faveur des alliés les plus puissants de son Église, qui sont d'origine tongienne et, qu'en retour, elle installe sur le trône.

« Ce texte fut compilé et transcrit par un prêtre, alors proche de la branche aristocratique prééminente de la nouvelle institution royale qu'elle fonda avec le clergé catholique, et de sa chefferie. Il en consolide la légitimité en lui donnant une profondeur historique. Il lui confère surtout une assise spatiale qui s'étend à l'ensemble de l'île, présentée comme une unité politique qu'elle ne fut certainement jamais avant la reconfiguration opérée après l'arrivée de la mission catholique. » (p. 95)

Cette déconstruction du texte de Henquel pose les bases de la compréhension des enjeux de la création et de la diffusion à Wallis par l'Église d'un mythe qui assure la perpétuation de la royauté et de l'emprise catholique. Ce qui permet à la fois de comprendre la stabilisation de la société wallisienne grâce à l'élaboration de cette royauté et la viabilité de la nouvelle configuration. Point tout aussi important, cette déconstruction libère les réflexions sur l'histoire wallisienne. Car

« ce qui est présenté [par Henquel] comme la chronique de l'île, est [...] à l'examen, une construction visant à établir, *face aux possibles prétentions des premiers occupants*, la légitimité des Tongiens installés là et de la chefferie qu'ils instaurèrent en imposant localement le gouvernement de « chefs suprêmes » (*hau*) issus de leur aristocratie. » (p. 83 ; c'est moi qui souligne)

Sophie Chave-Dartoen affirme que son livre n'a pas de visée historique

« et cherche encore moins la reconstitution d'une chaîne événementielle ou une périodisation du passé [...], il vise simplement l'intelligence des phénomènes contemporains à travers l'épaisseur et la diversité des empreintes et des témoignages du passé [...] [ainsi que] la compréhension des phénomènes d'émergence du passé dans le présent. » (p. 41)

C'est, à mon sens, une présentation bien modeste des résultats de cette recherche d'anthropologie historique. Elle permet par exemple la mise au jour des principes qui fondent les contradictions existant entre le temps long des relations avec Samoa et Futuna – plusieurs millénaires – et les perceptions locales chez de nombreux Wallisiens d'un peuplement originel venu de Tonga, alors qu'il ne date que de quelques siècles. Ces fortes divergences entre les interprétations de type *etic* de l'archéologie et de la linguistique et celles privilégiant des perspectives *emic* propres à de nombreux anthropologues, renvoient dans ce cas précis non seulement à des différences entre ces cadres épistémiques, mais aussi à des manipulations par Henquel, qu'il effectue à l'intérieur même de l'épistémé socio-cosmique wallisien.

En fine, cette démarche de déconstruction du mythe catholique, complétant les confrontations classiques en Océanie entre les différentes sources – archéologie, linguistique, histoires orales, ethnographies anciennes et contemporaines – va plus largement permettre à l'auteure de fonder des avancées concernant des

domaines importants de l'anthropologie de la Polynésie occidentale et, plus largement, de l'Océanie. D'une part, en offrant une perspective critique qui se déprend des manipulations politico-historiques à l'œuvre dans le texte de Henquel, elle propose une interprétation historico-anthropologique renouvelée de la chefferie, puis de la royauté wallisienne, informée par des traditions orales divergentes et qui s'accorde mieux avec les données scientifiques actuelles. D'autre part, cette démarche permet d'extraire les dimensions d'idéologie catholique et européenne sous-tendant le texte de Henquel qui vont contribuer à la constitution des valeurs de cette « royauté dans la république » et qui jusque dans les pratiques contemporaines, confortent la mainmise catholique sur Wallis. Car si les prêtres ont accordé une grande attention à certaines conceptions et valeurs locales, ils ne l'ont fait que dans la mesure où celles-ci ne contrariaient pas fondamentalement leur projet.

Les acculturations réciproques des actes et valeurs wallisiens et catholiques

Les transformations opérées à Wallis par les prêtres touchent principalement deux plans de la société : la chefferie, d'une part, les distinctions entre aristocratie et sujets, d'autre part. Dans les deux cas, S. Chave-Dartoen relève une logique sous-jacente, qui résulte de la nécessité de concilier les réalités sociales wallisiennes existantes avec deux exigences allogènes : une conversion généralisée au catholicisme et l'établissement d'une emprise de cette religion sur la société qui inclurait sa gouvernance politique directe. Si la première a été satisfaite, la seconde a dû s'incliner, en partie, devant la résilience du monde wallisien.

Une grande dynamique est à l'œuvre dans la colonisation catholique de Wallis, qui, parallèlement à la conversion, entreprend de réaliser de façon très volontariste une individualisation et un nivellement de l'ensemble de la population. Auparavant, une césure forte distinguait les « sujets, roturiers » (*tu'a*), des aristocrates et déités. Les prêtres vont s'employer à déplacer cette ligne de partage pour rassembler du même côté sujets et aristocrates comme individus chrétiens se distinguant collectivement du Dieu catholique. Dans ce nouveau schéma, le roi occupe une place de médiateur. Plusieurs séries de mesures vont être prises pour accomplir ce dessein. De nouvelles significations sont données à la cérémonie du kava dont « l'essentiel de [la] structure et de [la] temporalité fut préservée, mais qui est désormais présidée par le Dieu chrétien et co-animée par son clergé » (p. 137). Afin de rendre le moins opérantes possibles les stratégies matrimoniales aristocratiques, les mariages entre les rangs sont encouragés, voire rendus obligatoires. Des démontages, déplacements de sépultures incluant des mélanges d'ossements, sont coordonnés avec des déplacements de populations rassemblées en de nouveaux lieux, dans des villages établis autour d'églises et de cimetières catholiques.

Des dalles de sépultures aristocratiques sont démontées et réutilisées pour construire ces églises.

L'autre dynamique a été la reconfiguration du système de la chefferie wallisienne, très agonistique et guerrier, en une royauté catholique pourvue d'éléments de stabilité dérivés d'un modèle de gouvernement historiquement connu et apprécié par l'Église en Europe. Pour comprendre ce processus, les principes anciens de la chefferie – et leurs manipulations catholiques – sont explicités par l'auteur dans le second chapitre de l'ouvrage. « Les ressorts et les conditions qui aboutissent à la synthèse dont résulte cette royauté catholique désormais conçue comme traditionnelle » (p. 106) y sont explorés. Alors que le texte de Henquel, lui, occulte les fondements socio-cosmiques de l'autorité, l'auteur dégage les principes anciens de la chefferie (pp. 106-119). Ce sont : (i) l'émergence d'une aristocratie locale d'origine tongienne, grâce aux principes d'intégration et d'autonomisation – on retrouve ici les « rois étrangers » de Georges Dumézil et Marshall Sahlins ; (ii) un usage réglé de la force et de la violence exercées entre aristocrates, soumis cependant à des procédures rituelles assurant des périodes de paix et de prospérité ; (iii) un mode de succession par cooptation entre aristocrates qui, lui, est soutenu, non pas seulement par la force et la violence, mais aussi et plus durablement par des entités ancestrales assurant l'appui des pairs et des dépendants ; (iv) la naissance et le principe d'ancienneté comme critères d'éligibilité à la chefferie. Pour ne prendre qu'un exemple du travail de verrouillage opéré par les prêtres en faveur de leurs alliés, tout en conservant ces deux derniers principes, ceux-ci introduisent la relation généalogique comme « condition nécessaire là où, auparavant, les critères d'ancienneté, de statut et de force, constamment soumis à une évaluation, opéraient pour un ensemble de candidats plus ouvert » (p. 114).

Outre ces principes larges avec lesquels elle a dû et su composer, l'Église a joué sur le renforcement de la rivalité entre Mu'a et Hahake, dont l'emprise ne s'actualise pas dans des territoires, mais « dans la relation des populations aux chefs qui les dirigent et à leurs ancêtres » (p. 118). La suprématie de Hahake s'affirme sur le tard, considérablement renforcée par la mise en avant d'un personnage nommé Kivalu, qui devient « l'arbitre de la succession, réservée aux descendants de Takumasiva » (p. 119), ces derniers recevant ainsi a posteriori, dans le texte de Henquel et dans la pratique politique, l'appui sans faille de l'Église colonisatrice. Cet ensemble de principes, qui sont à la fois anciens, confortés et infléchis par la pratique colonisatrice de l'Église reflétée par le texte de Henquel, vont ainsi sous-tendre l'émergence de la « chefferie moderne », une royauté wallisienne de droit divin, adossée à un conseil constitué de six aristocrates qui, comme le souverain, sont porteurs de noms-titres assignant leurs rôles.

« Il est significatif que les missionnaires et la chefferie ainsi constituée aient estimé nécessaire de fixer la com-

position du Conseil en précisant le rôle de ses membres, leurs attributions et leurs responsabilités respectives dans un document appelé Code de Wallis, rédigé [en français et en wallisien] en 1870 par l'évêque avec l'assentiment de la très dévote reine Amelia et promulgué en 1871. » (p. 121)

Ce code exclut la possibilité d'une destitution du roi et règle sa succession sur un schéma proche de celui des monarques européens – pas très éloigné au fond de la vieille idéologie politique chrétienne des deux corps du roi. Ainsi, les « premiers rois chrétiens [furent] enterrés dans la cathédrale, suivant le modèle réservé aux souverains européens » (p. 151). Toutefois, sur le long terme, l'observation montre que, dans

« cette nouvelle configuration [...], la royauté et la chefferie [dans les villages] ne furent jamais totalement contrôlées par le clergé et, depuis la fin du XIX^e siècle, leur fonctionnement s'est affranchi de son influence directe. Elles ont, aujourd'hui, une centralité et une autonomie probablement inattendues des premiers missionnaires. Cette importance repose en grande partie sur la forme éminemment relationnelle du monde social tel qu'on le pratique et le comprend à Wallis. Elle présente plusieurs aspects étroitement imbriqués tels la gradation relative des statuts, l'extension socio-cosmique des relations et la définition que ces dernières confèrent au "pays" *fenua*. »

Le chapitre 3, consacré à l'étude de la reconfiguration de la tenure foncière, inclut une étude très détaillée d'anthropologie historique de 'Utufua, un des plus gros villages de l'île (800 habitants). On trouve aussi des propositions fortes concernant la définition du pays, *fenua*, mot qui

« désigne, avec l'île et son archipel, l'ensemble de la société des vivants et des morts... Celle-ci se développe suivant des connexions généalogiques et cérémonielles, parfois instables, perpétuellement soumises au travail des activités quotidiennes et du rituel. Cérémonies et rituels [...] forment ainsi la base et le contrepoint des connexions généalogiques attestées ou supposées, socialement significantes et efficaces. » (p. 186)

À nouveau, la notion de territoire, si souvent privilégiée par les observateurs européens n'est pas l'outil pertinent et

« le "pays" n'est donc pas réductible à l'ensemble des terres de l'île, ni même à l'ensemble de ses institutions. Les règles qui s'en réclament en remodelent constamment certains principes et les contours plus qu'elles ne résultent d'un héritage immuable. Ces règles, fondées sur l'économie des relations socio-cosmiques sont, en effet, constamment mobilisées, mais aussi testées et ajustées par la pratique des acteurs. Ainsi évaluent-ils en permanence les effets de leurs actes, mettant à l'épreuve le soutien effectif des ancêtres et de Dieu avec l'ordre du monde social que garantit la présence agissante de ces derniers. » (p. 186)

Dans la même veine d'attention soutenue aux dynamiques du social, le quatrième et dernier chapitre, décrit, lui, les conditions de l'autorité et du statut fondant la chefferie dans ce monde relationnel, montrant comment, à Wallis, l'individualisme chrétien ne s'accompagne pas nécessairement d'un égalita-

risme. À Wallis, on observe souvent des pratiques de circulation des personnes dans des rôles sociaux éminents, sur un modèle très répandu en Océanie et dont on peut se demander s'il trouve son origine dans des pratiques chrétiennes ou s'il est beaucoup plus ancien.

L'étude, fine et convaincante de ce que j'ai nommé des « acculturations réciproques » – l'auteur n'utilise pas cette expression, – est un des thèmes qui traverse ce très riche ouvrage. Dans sa conclusion qui rassemble l'argumentaire et les résultats de sa recherche, S. Chave-Dartoen décrit les processus très complexes initiés par la colonisation catholique comme « une synthèse nouvelle et créative » qui relève « d'une forme de mutation qui intégra le catholicisme à un univers socio-cosmique préexistant » (pp. 250-251). Voici des propositions qui peuvent être rapprochées de celle de Raymond Firth (1970) pour Tikopia, souvent citée pour sa proximité avec Wallis, et doivent être distinguées de celles mises en avant dans les travaux d'Alain Babadzan pour le cas de Rurutu aux îles australes (1982 et 1984). Je laisse au lecteur le plaisir de découvrir dans ce livre d'autres propositions que celles que je viens de résumer à grands traits et qui, toujours, déploient les potentialités et la maîtrise d'une anthropologie des phénomènes dynamiques – nous éloignant un peu plus des catégories fixistes qui ont trop souvent marqué les argumentations – et les limites – des sciences sociales.

Un glossaire, très riche, détaillé et précis des concepts sociaux wallisiens et un index font de cet ouvrage important un outil de travail de premier ordre pour quiconque s'intéresse à Wallis et, plus largement, à l'étude, en particulier dans leurs dimensions comparatives, du catholicisme, des colonisations et de l'Océanie.

BIBLIOGRAPHIE

- BABADZAN Alain, 1982. *Naissance d'une tradition. Changement culturel et syncrétisme religieux aux îles australes (Polynésie française)*, Paris, ORSTOM, Travaux et documents 154.
- , 1984. Tradition et histoire : quelques problèmes de méthode, *Anthropologie et histoire*, *Cahiers ORSTOM, série Sciences humaines* 21, 1, pp. 115-123.
- CHAVE-DARTOEN Sophie, 2002. Le paradoxe wallisien. Une royauté dans la République, *Ethnologie française* 32, 4, pp. 637-645.
- FIRTH Raymond, 1970. *Rank and Religion in Tikopia: A Study in Polynesian Paganism and Conversion to Christianity*, Londres, George Allen and Unwin.
- GUIOT Hélène, Isabelle LEBLIC et Bernard VIENNE, 2006. Présentation, *Journal de la Société des Océanistes* 122-123 : *Dossier Wallis-et-Futuna*, pp. 1-12 (<https://journals.openedition.org/jso/508>).

LEBLIC Isabelle et Hélène GUIOT (éds), 2006. *Journal de la Société des Océanistes* 122-123 : Dossier Wallis-et-Futuna, pp. 1-186 (<https://journals.openedition.org/jso/507>).

VIENNE Bernard et Daniel FRIMIGACCI, 2006. Les fondations du royaume d'Uvea. Une histoire à revisiter, *Journal de la Société des Océanistes* 122-123, pp. 27-60 (<https://doi.org/10.4000/jso.529>).